

Combat de femmes d'hier et d'aujourd'hui

Pr. Malika El Korso

Université d'Alger

Combat de femmes d'hier et d'aujourd'hui

En préambule à mon papier je ne puis m'empêcher, en présence de cette assemblée et dans ce lycée oh ! combien symbolique par le nom qu'il porte de penser à toutes les Hassiba d'Algérie ; de penser au combat héroïque de ces palestiniens (iennes) qui affrontent les mains nues les chars des sionistes, tout comme j'ai une pensée très forte pour les irakiens (iennes) soumis depuis plus de douze années à un blocus total, aujourd'hui assiégés par l'armada anglo-américaine.

Lorsque la moudjahida Zohra Drif Bitat m'a sollicitée pour participer à cette rencontre (1) je m'étais lancée dans la préparation d'une communication universitaire avec tout ce qu'elle suppose comme rigueur méthodologique et scientifique. Informée de la nature de la rencontre, grandiose pour le moins que l'on puisse dire, j'ai construit mon papier autour d'une idée maîtresse que je formule ainsi : peut-on dire que la génération 1954 est une génération spontanée ? Pour être plus clair, est ce que cette génération est sortie du néant, est ce que le déclenchement du 1^{er} novembre 1954 est né de la « folle » imagination d'une poignée de personnes ? Ces questions pour brutales qu'elles soient cadrent ma problématique et mes hypothèses de travail.

1- 1954 : génération spontanée ?

Toutes les recherches qui ont porté aussi bien sur le 1^{er} novembre 1954 que sur l'engagement des Moudjahidine et Moudjahidate ont abouti au même constat : la longue maturation. Le 1^{er} novembre 1954 est le résultat de la capitalisation d'un combat multiforme (2) inscrit dans une durée qui ne s'exprime pas en années ou dizaines d'années mais qui s'étale sur plusieurs générations, la guerre de libération nationale n'est pas le résultat d'une décision prise un jour « J » par un collectif de jeunes algériens qui avaient décidé de passer à l'acte . Elle est le résultat d'une ferme détermination, conviction forgée par des décennies de résistance, de lutte et d'espairs déçus. La guerre de libération nationale n'était pas une « folle » détermination ou pour être plus directe une (autre) opération suicide. Pour faire plus simple, je dirai que chaque phase de la lutte anticoloniale en Algérie a eu ses combattants spécifiques sécrétés à des moments précis de l'histoire (3) que cette dernière a propulsé au devant de l'actualité en marche. Ces messagers de l'histoire s'appellent l'Emir Abdelkader, cheikh Bouamama,

1 - Texte présenté lors de la rencontre, organisée par Mme Zohra Drif Bitat, à l'occasion de la journée internationale de la femme au lycée Hassiba Ben Bouali –samedi 8 mars 2003

Fatma N'Soumer ou encore Bouziane El Quali à l'ouest...

La fin des années vingt produira d'autres figures non moins charismatiques, Hadj Messali, Ferhat Abbas, Cheikh Ben Badis, Cheikh El Ibrahimi ou encore le Dr Bendjelloul, puis il ne faut jamais oublier les sacrifiées du 8 mai 1945. ils agiront comme le dernier détonateur d'une phase finissante, et d'une autre qui s'annonçait tout à fait différente des précédentes.

C'est donc cette succession /multiplication /accumulation d'expériences historiques qui vont rendre inéluctable, ce qui fera date dans l'histoire moderne de l'Algérie, la lutte anticoloniale dans le monde : le 1^{er} novembre 1954. (4)

Une étude basée exclusivement sur la pyramide des âges de ceux qui ont préparé et fait novembre 54 expliquerait encore mieux l'inéluctabilité de la guerre de libération nationale qui demande à être analysé également sous l'angle de l'évolution des mouvements d'émancipation, à travers le monde, qui ont vu le jour au lendemain de la deuxième guerre mondiale. Le meilleur exemple nous est fourni par les troupes d'Hochiminh qui ont vaincu l'armée coloniale à Dien Bien Phu (mai 54). Six mois après c'est l'Algérie qui s'embrace. A chacune des étapes précitées la femme algérienne était présente comme un soutien morale et logistique, comme une combattante émérite ou comme une militante politique.

2- Le combat permanent

L'accueil qui a été réservée les 2 et 3 mars 2003 par les algériens, principalement par la jeunesse, au président français Jacques Chirac ne doit pas nous faire oublier que leurs parents, grands-parents et arrières grands-parents ont mené un combat sans merci contre le colonialisme qui n'a reculé devant aucune forme d'extermination pour domestiquer une résistance farouche et permanente.

Comme nous fêtons, la journée de la femme je me dois de questionner sa mémoire pour nous éclairer sur son combat au passé et voir comment il s'inscrit dans le présent et le futur. Ceci pour cadrer avec le thème générique qui a été choisi par les organisatrices : Espoirs et rêves : chemin parcouru

Aussi loin que remonte la mémoire nationale, les femmes ont toujours été présentes au combat. Comme durant la guerre de libération nationale, le combat était multiforme.

Un rapide survol nous permet de dégager les traits saillants de cette lutte au féminin.

Combat de femmes d'hier et d'aujourd'hui

Premièrement, c'est un combat qu'elle a toujours mené aux côtés de l'homme.

Deuxièmement, ce combat a épousé les contours du moment : résistance armée au XIX^e siècle, politique durant les cinq premières décennies du XX^e siècle avant de renouer avec la résistance devenue, au lendemain du 1^{er} novembre 1954, lutte armée et guerre de libération nationale.

Troisième caractéristique : ce combat n'était pas ponctuel mais il s'inscrivait dans la durée.

Un rapide panorama de ce que fut le combat de la femme illustre amplement ce qui vient d'être avancé :

-1836, les constantinoises se mobilisent aux côtés des résistants qu'elles galvanisent par leur *you you*. Les hésitants et les fuyards sont mis à l'index par les femmes qui les traitent de lâches.

-1849-1850, les femmes *zaâtcha* firent preuve de la même abnégation et des mêmes sacrifices que les habitants de la capitale des *zibans* qui livrèrent un combat meurtrier à l'armée coloniale

-Lalla Fatma N'Soumer, sacrée héroïne de la résistance de la Kabylie, défie les armées du maréchal Randon (1850-1857)

-l'insurrection menée par cheikh Bouamama (1881) ne fera pas exception.

Autre temps, autre lieu : ce sont les femmes des terrassiers grévistes de Sidi Bel Abbès qui encouragent leurs maris, en 1933, à mener le combat syndical. Elles sont partie prenante dans l'affrontement avec la police : « 3000 travailleurs manifestent à Sidi Bel Abbès...violentes bagarres avec la police...de nombreuses femmes d'ouvriers étaient présentes et ont réagi énergiquement contre les coups de la police » (5).

Pas très loin de cette ville garnison, les témouchentaises prennent la tête de la manifestation « pour démontrer leur solidarité et leur volonté de lutte » (6).

Le fameux bulletin du Comité de l'Afrique française a choisi pour sa part de mettre en exergue à travers une photo, des algériennes musulmanes qui défilaient derrière le drapeau communiste. C'était en 1934. Même non accompagnée d'un commentaire cette photo appelle à une autre lecture. Elle

signifie au regard de l'histoire du militantisme que les algériennes étaient sur tous les fronts. Cette « indigène » comme on disait péjorativement à l'époque (7) n'a pas manqué d'assumer son algérianité, autrement dit son amour et son sacrifice pour sa patrie.

La féroce répression du 8 mai 1945 n'épargnera personne, ni femmes, ni enfants. Un travail d'enquête mené il y a quelques années déjà auprès de moudjahidate de l'ouest du pays a montré combien la plaie était profonde et douloureuse. Au lieu d'annihiler tout sentiment nationale, elle activera jusqu'à à la structurer dans les profondeurs impénétrable de chaque algérien, algérienne. (8).

Pour revenir au combat mené en ce mois sanglant de mai 1945, le général Thubert note dans un rapport que « les femmes excitaient de leurs you you les cinq milles algériens regroupées près de la salle des fêtes de Sétif, venus demander la libération de Messali. » (9), transféré de Koléa à Brazzaville.

Cette manifestation populaire s'inscrivait dans le vaste mouvement de protestation initiée par le PPA à l'occasion de la fête du travail du 1^{er} mai 1945. Dans son ouvrage « L'histoire du nationaliste algérien » (10) Mahfoud Kaddache signale qu'un fonctionnaire envoyé par Chataigneau (gouverneur général) revient épouvanté(de Guelma) : « des hommes, des femmes, des enfants avaient été exécutés sans jugement, en bloc ».

C'était justement le cas de la martyre Zohra REGGUI, dont je n'ai trouvé nulle trace dans les écrits sur le 8 mai 1945.

Zohra REGGUI était issue d'une famille citadine, connue à Guelma. Instruite et contestataire elle refuse l'arrestation de ses deux frères le 8 mai 1945. Elle porte son indignation jusque devant la caserne où sont incarcérés ses frères Mohamed et Abdelhafid . La colère est telle qu'elle lance des insultes à la soldatesque coloniale.

Elle sera arrêtée sur le champ, emprisonnée elle est atrocement torturée, mutilée.

La milice coloniale lui coupe sa longue chevelure, et lui fait subir les derniers outrages. Puis elle sera froidement exécutée ainsi que ses deux frères non loin de la ville qui la vit naître dans la localité de oued M'aiz (11).

Suite aux massacres du 8 mai 1945, les femmes s'organiseront dans des associations – A Alger, Oran et dans d'autres villes, des comités d'amnisties, où

Combat de femmes d'hier et d'aujourd'hui

l'on compte de très nombreuses femmes, voient le jour et arrachent comme ce fut le cas à Oran plusieurs condamnés à mort des mains de leurs bourreaux (12)

La période entre 1945 et 1954 est marquée par le passage du stade du militantisme à celui de l'engagement de la femme algérienne dont le profil a entre temps changé.

Deux associations féminines font leur apparition entre 1945 et 1947 (13).

L'union des femmes d'Algérie d'obédience communiste fondée en 1945 avait pour 1^{ère} secrétaire Baya Allaouchiche à Alger et Abassia Fodil à Oran. Ses activités étaient à mi-chemin entre l'action politique et sociale : création de comités d'amnistie pour les détenus arrêtés après mai 45, solidarité avec leurs familles, mais aussi mise en place de comités contre la vie chère, manifestations contre la guerre du Viet Nam, solidarité avec les dockers grévistes d'Oran et les ouvriers agricoles de Tlemcen....

Grande figure de l'Union des femmes d'Algérie, Abassia Fodil se déplaçait à travers toute l'Oranie, parlait aux femmes, les réunissait et les sensibilisait à la cause nationale. Elle sera assassinée ainsi que son mari le 26 décembre 1961 par l'OAS.

Dés 1946, le mouvement indépendantiste, plus précisément le PPA, voit l'adhésion d'un certain nombre d'étudiantes : Mamia Chentouf, Kheira Bouayed, Mimi Lahoual etc...

Parallèlement à cette élite estudiantine se mettent en place des cellules féminines PPA. Parmi les premières militantes de cette époque : Néfissa Hafiz, Nefissa Hamoud (épouse Lalliam et première femme médecin à monter au maquis), Fatema Benosmane Zekkal...

La création du MTLD hissera ces cellules au rang d'association : l'Association des femmes Musulmanes algériennes (l'AFMA) en juillet 1947. L'Association sera présidée par Mamia Chentouf (14) . Officiellement le but de l'AFMA était « purement social, mais son programme d'action avait pour objectif de faire prendre conscience aux femmes de leur importance dans la société et de les amener à participer à la lutte politique que menait le peuple contre le joug colonial (15).

3- Le combat de la femme : un combat pour la liberté, pour la nation

Le colonialisme a bâti sa politique sur le mépris, le racisme, la haine et la violence. Il a fini par croire à la soumission des Algériens et à la victoire du colon. Ni les sacrifices consentis lors du dernier massacre de mai 1945 (et avant au XIX^e siècle), ni les demandes pressantes pour améliorer ne serait - ce que partiellement le statut des Algériens colonisés n'ont trouvé d'écho auprès d'une administration sourde à toute réforme. La deuxième guerre mondiale (qui était une guerre européenne) annonçait la fin des empires coloniaux. La voix des colonisés était plus qu'audible. Elle envahissait de jour en jour l'espace colonial français. Les Algériens s'étaient inscrits silencieusement (clandestinement) et activement dans cette dynamique.

Les travaux que je mène depuis quelques années sur le combat de la femme algérienne me permettent d'affirmer que son engagement a été spontané, c'est-à-dire qu'il s'inscrivait dans le cours naturel de son histoire et de celle de son pays. Ce qui lui paraissait normal, nous paraît aujourd'hui anormal. Bien sûr qu'il fallait vaincre les tabous tant au niveau de sa propre cellule familiale qu'au niveau de la société circonscrite à l'époque au quartier, au village, à la ville. Mais c'était peu de chose face à l'appel du devoir. Le courage à la limite de l'impensable de ces jeunes filles âgées à peine de 15-16 ans nous laisse rêveur.

Transporter, dans son sac à main, dans un couffin, sous son voile, des bombes au « nez et à la barbe » des paras de Massu qui quadrillaient Alger nous laisse, aujourd'hui, pantois (16). La détermination donne des ailes. Qui mieux que Yasmina Belkacem qui a eu les jambes amputées par la bourbe qu'elle transportait, qui mieux que ces « bombistes » en jupe ou haïk pourraient nous entretenir de la peur au ventre, qui mieux qu'elles pour dire comment elles opéraient pour déjouer tous les traquenards tendus par les paras et la milice coloniale. Comment être sourd à toutes les voix, surtout la sienne, celle de l'intérieur, faite de peur et de courage, d'hésitation et d'abnégation ? Ce qui comptait, ce qui primait sur tout le reste : le résultat final, celui de la « mission accomplie » (17).

La chahida Hassiba Ben Bouali a refusé la liberté « à la Massu » pour aller droit, en toute conscience et responsabilité vers le sacrifice suprême. L'istichhad était sa raison d'être ! et Baya Hocine ? la plus jeune des condamnées à mort (avec Djamila Bouhired, Djamila Bouazza, Jacqueline Guerroudj, Djohor Akrouj et Zahia Khelfellah) par la « justice » coloniale- Seize ans à peine, cette lycéenne d'une grande intelligence troquera son cartable et ses

Combat de femmes d'hier et d'aujourd'hui

cahiers pour les bombes de la liberté. A ses yeux le chemin de l'émancipation de son pays passait obligatoirement par les stades du Ruisseau et d'El Biar où avec son groupe (Djohor Akrouf, Saïd Touati, Boualem Rahal, Mohand Bellamine et Hadi H'mida) elle y déposera la bombe le 10 février 1957, (à la suite de l'attentat de la rue de Thèbes qui a fait, en août 1956, de nombreux morts et blessés parmi la population musulmane). Arrêté 9 jours après les attentats tout le groupe, dont les 2 jeunes filles mineures, sera condamné à mort. Les quatre hommes seront guillotins le 20 juin 1957.

Surnommée par l'Echo d'Alger « la terrible Baya Hocine », la jeune fille ne nie rien, ne se rétracte pas elle « raconte avec sa voix enfantine l'attentat (et) affirme sans sourciller ne rien regretter et quitte le tribunal avec un sourire de candeur » (18)

La plus jeune condamnée à mort de la guerre de libération nationale accueillera la sentence, le 22 décembre 1957, comme elle l'écrivit à sa mère « avec calme et dignité » (19).

Le temps me fait défaut pour vous parler du combat, des sacrifices, de la torture endurés par des milliers de moudjahidate, moussebilate que vous représentez aujourd'hui très dignement.

Le dépassement de soi

Ces jeunes filles ont quitté les bancs des lycées et médersas pour se lancer corps et âme dans la conquête de la liberté, pas la leur, mais celle de leur pays. Elles n'ont pu le faire que parce qu'elles ont accepté de s'effacer en tant que personne, en tant qu'individu devant ce qui était leur raison d'être, leur peuple, la nation, l'Algérie. Cette identification à la nation se retrouve chez toutes les moudjahidate que j'ai interviewées. Elle n'est pas l'exclusivité des Moudjahidate, elle constitue le dénominateur commun de toutes celles et tous ceux qui ont donné leur jeunesse et leur force pour la lutte pour l'indépendance. Je citerai dans le prolongement de ce qui a précédé la présence des femmes, dans les manifestations de décembre 1960. Elles furent aussi, nombreuses à défier les forces répressives de Papon les 17-19 octobre 1961 à Paris. Fatéma Beddar ; cette petite collégienne de 15 ans a fait l'école buissonnière, elle a forcé la volonté de sa mère pour se joindre à ses aînées qui manifestaient dignement et pacifiquement dans Paris, interdite au FLN, par Maurice Papon. Cette jeune fille est l'incarnation même du dépassement de soi. Elle ne rejoindra pas le domicile familial ni le 17 au soir, ni le lendemain, ni les jours suivants. Son corps frêle

sera repêché le 30 octobre 1961 dans le canal de Saint Denis (20).

Chemin parcouru

Quand je me retourne et que je regarde derrière moi, je me dis que de chemin parcouru depuis. !

Je ne puis m'empêcher de penser au sort de nos mères durant la « nuit coloniale ». Les écrits sont là pour décrire leur misère, leur souffrance, celle de leur famille, le dénuement, de ce que nous appelons aujourd'hui le cadre de vie. Les changements opérés au lendemain du 5 juillet 1962 ont été brusques, rapides mais ont-ils touché toute l'Algérie ? Il n'y qu'à regarder du côté de cette Algérie profonde pour constater qu'il reste beaucoup à faire en matière de développement social- Certes la femme et un agent producteur, de transformation, de création et de changement-Elle est courageuse- Elle est présente sur tous les fronts. Elle est aujourd'hui, maintenant reporter –radio (chaînes nationales 1 et 3) sur le front irakien et en Palestine.

Force est de reconnaître que si tous les champs lui sont ouverts, ils ne le sont pas tout à fait- Les femmes sont obligées de se battre pour se frayer une place, pour occuper un poste de responsabilité dans l'Administration, les partis, au sein des assemblées élues. Il faut dire que le champ politique ne leur est pas tout à fait ouvert même si nous avons relevée qu'une grande place a été réservée aux femmes lors des dernières élections législatives et municipales. Ces changements expriment-ils une volonté politique réelle ou relèvent –ils des calculs politiques.

Seul l'avenir nous le dira.

8 mars 2003.

Combat de femmes d'hier et d'aujourd'hui

Notes

1) Cette journée du 8 mars 2003 se voulait une rencontre de toutes les générations de femmes depuis la guerre de libération nationale à nos jours.

Il y a lieu de rappeler aussi, que grâce à l'initiative de Meriem Belmihoub Zerdani et Zhor Ounissi, et à l'occasion du 44 e anniversaire du déclenchement de la lutte armée, 150 moudjahidate venues des quatre coins de l'Algérie se sont retrouvées, le 2 novembre 1998, au Conseil de la Nation. La cérémonie a été rehaussée par une autre génération d'Algériennes : des collégiennes et des lycéennes dont les établissements scolaires portent le nom de chahidate comme Hassiba Ben Bouali, Malika Gaïd, Ourida Meddad etc...

2) Slimane Chikh « L'Algérie en armes : ou le temps des certitudes » Alger, OPU, Paris-Economica 1981

Gilbert MEYNIER « Histoire intérieure du F.L.N. Paris, Fayard 2002

3) Mohamed HARBI « Le FLN : mirage et réalité des origines à la prise du pouvoir 1945-1962 » Paris ed. jeune Afrique.

« 1954, la guerre commence en Algérie » Bruxelles, ed. Complexe 1998

4) Actes du Colloque « Retentissements de la Révolution algérienne » Alger – CNEH 1984.

5) L'humanité 30 juin 1933

6) L'humanité 2 juillet 1933

7) Malika El Korso : « Une double réalité pour un même vécu » in Confluences Méditerranée.n°17 l'Harmattan, Printemps 1996

8) Malika El Korso « la mémoire des militantes de la guerre de libération nationale » in Revue Insaniyat Hiver 1997

9) Mahfoud Kaddache « Histoire du nationalisme algérien : question nationale et politique 1919-1951 » Alger Enal 1993 T2 pp 696-700

10) Idem

11) El Moudjahid 8 mai 2001

Entretien avec Mr Saci Hamlaoui de l'association du 8 mai 1945 à Guelma

12) Entretien avec Gaby Gimenes- Oran 1992

13) Djamilia Danielle Amrane MINNE : « La guerre d'Algérie (1954-1962) Femmes au combat » Alger Ed. Rahma 1993

14) Mamia CHENTOUF « Entretien avec Djamel Amrani, in Parcours

Maghrébin juin/juillet 1987

15) Journal l'Algérie libre, 5 février 1954 , n°97 Archives d'Oran côte CP309 – Collection incomplète

16) Louisette Ighilahriz « Algérienne » Fayard Paris 2002

17) Table ronde organisée le 17 juin 2002 en hommage à Baya Hocine- Témoignages de Djohor Akrouf, Zohra Drif Bitat, Jacqueline Guerroudj, Annie Steiner, Eliette Loup, Malika Koriche, Louisette Ighilahriz, Fadhéla Attia, Zahia Khelfellah, Ourida Reffas, Yamina Boucheffa, Mme Ramel, Saléha Sassi, Jeanine Belkhodja, Bahia Khelioui.

-Journée d'études à l'Ecole polytechnique de Rouiba (mars 2003) avec Ourida Reffas, Khedidja Belguenbour, Mme Benyelles et Djamila Boupacha

18) L'Echo d'Alger 20 février 1957

19) Lettre inédite de Baya Hocine (remise par sa nièce Akila Hocine) envoyée à sa mère, deux jours après la sentence.

- entretien avec son avocate Maître Nicole Dreyfus (mars 2002)

20) Jean Luc Einaudi « La bataille de Paris : 17 octobre 1961 » Alger Média Plus 1994.